

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Africa N° 1: la mort programmée d'un baobab!

HAUTES herbes en guise de plantes décoratives. Bâtiments à l'abandon. Bureaux quasi éventrés. Le fleuron du Gabon prospère a perdu de sa superbe. Si le tam-tam d'Afrique s'est définitivement tu, n'est-il pas possible de léguer à la postérité des vestiges dignes de l'histoire qui, ici, s'est écrite?

Line R. ALOMO
Libreville/Gabon

AFRICA N° 1, à un jet de pierre de l'hyper-marché Casino. Le portail est ouvert, la barre de sécurité relevée. Trois véhicules dont deux, vraisemblablement abandonnés, sont garés sur le parking. Un chien dans sa laisse aboie rageusement à notre approche. Cela indique que les lieux font quand même l'objet d'une certaine protection.

Ici, les plantes décoratives d'antan débordent de partout, devenant envahissantes. La grosse antenne parabolique pointée (toujours) vers le ciel, est dévorée par la haie de folles herbes. Elle semble bien eseu-lée au milieu de cette végétation sauvage qui offre ce décor sans vie. Les luminaires sur les voies adjacentes ont gardé de leur blancheur. Ils semblent attendre le jour où on viendra (peut-être) leur redonner vie. Le bâtiment, une superbe bâtisse, ressemble à une maison hantée faute de chaleur... humaine. Si "Africa N° 1" est resté gravé en lettres vertes sur un panneau blanc au-dessus de l'entrée, les marches d'escalier sont par contre défoncées, désossées de quelques baies vitrées. Les bouteilles plastiques vides et les boîtes de canette jetées par les derniers occupants des lieux sont encore présentes, dispersées dans l'herbe envahissante. Sur la terrasse, des sièges plutôt en bon état, ont été sortis. Peut-être par les gardiens pour prendre leur aise, le regard rivé vers le portail d'entrée.

À l'intérieur du bâtiment, dans le hall, quel que soit là où l'on regarde, un même message, tantôt en gros caractère, tantôt en petit: J'écoute Africa N° 1. À droite, c'est la réception, ou

du moins ce qu'il en reste. Des clés oubliées, encombrant ce qui fut le comptoir. Le vide des lieux renvoie l'écho de nos pas sur les carreaux. Non loin de la réception, un long couloir. Là, des bureaux ouverts laissent découvrir des tonnes de dossiers éparpillés sur le sol et un peu partout. Certains sont heureusement fermés comme pour préserver quelques matériels. Retour au hall. À gauche, une porte en baie vitrée avec, au-dessus, un portrait, comme figé dans le temps. Celui de Marguerite Bayimbi. Elle fut directrice technique de la radio panafricaine de 1988 à 1992. Aux temps glorieux de la radio panafricaine, ne devaient franchir cette porte que les personnes autorisées. Mais cette époque est désormais révolue. Et c'est sans hésitation que les reporters de l'Union franchissent ladite porte, pour découvrir des salles qui devaient être des bureaux. En tout cas, un ancien canapé a

depuis longtemps perdu ses coussins. L'odeur forte de l'humidité n'autorise guère à s'y attarder. Elle agresse le nez et les yeux comme pour vous ordonner de vider les lieux... Retour dans le hall. À l'angle, entrouverte, une grande salle. Celle qui devait sans doute accueillir la conférence de rédaction. Une longue table ovale l'atteste et rappelle l'ambiance des réunions qui s'y tenaient. Au fond, une porte donne sur un bâtiment annexe. Peut-être des bureaux administratifs. Il est lui aussi noyé dans de hautes herbes... Il en est ainsi de ce monument, de ce joyau, de ce baobab, de ce symbole du Gabon qui portait très loin dans le monde, la voix de ses illustres fils. Des restes nus, sans vie, sans avenir. Car, peut-on espérer un jour que la radio panafricaine émette à nouveau? Que le tam-tam de l'Afrique résonne une fois encore dans les oreilles des Africains qui en étaient fiers?



Photo: L.R.A.

L'imposant bâtiment désormais en ruines, reste le signe du prestige d'antan d'America N°1.

Rien n'est certain. Tant quelques indiscretions indiquent que les gardiens qui sécurisent le site sont commis par une maison de téléphonie mobile. Doit-on comprendre par là que le compte d'America N° 1 est bon? Si oui, depuis quand? Et les annonces du gouvernement? Où en sommes-nous avec la commis-

sion technique interministérielle mise en place pour sauver coûte que coûte la boîte? Si America N° 1 est mort, et qu'il n'y a plus rien à en tirer, pourquoi hésite-t-on à signer son acte de décès? Au moins, les Gabonais et les Africains vont alors lui organiser des funérailles à la hauteur de ce que fut son passé... glorieux?

Un registre de présence pour quelle utilité?

L.R.A.
Libreville/Gabon

UNE presque futaie pour décor extérieur. Des gardiens pour éviter que les lieux ne deviennent un repaire de bandits. Mais aussi un registre de présence. Ce cahier d'émargement n'est-il pas un paradoxe, au regard de l'état d'abandon des lieux? Toujours est-il que la condition, pour voir de près les ruines du tam-tam d'Afrique, aura été de nous faire enregistrer dans cet

énorme cahier noir tenu par un gardien. Et le constat a été que chaque jour ou presque, des gens arrivent, se font enregistrer en précisant l'heure d'arrivée et de départ, pour signaler leur présence sur les lieux.

En observant bien les noms de ceux qui y sont déjà passés, ce ne sont pas que les gardiens qui se relaient. Il y a aussi des ex-agents. Par nostalgie ou animés du secret espoir qu'un jour Africa N° 1 renaîtra?

Difficile d'obtenir une réponse du gardien.



Photo: L.R.A.

Des bureaux, comme vandalisés.